title : Journal de l’Empire (1807-08-10), Théâtre français, *L’École des Femmes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/ecoledesfemmes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Lundi 10 août 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. *L’École des Femmes*.

Je ne puis commencer cet article, sans déplorer amèrement le sort de mon article précédent, qui roulait sur *Bajazet*, sur le ballet des *Deux Petits Savoyards*, sur *L’Enlèvement Singulier*, et enfin sur un livre de médecine où il est question d’apoplexie : c’est dans une partie des exemplaires, a été horriblement disloqué, déchiré, mis en pièce par les imprimeurs, au point qu’il n’avait plus figure humaine. La tête de *Bajazet* touchait à ses pieds ; son corps était jeté loin de là, et, pour y arriver, il fallait passer par-dessus *Les Petits Savoyards*, *L’Enlèvement Singulier*, et la première moitié de *L’Apoplexie* : le tout était terminé par la seconde moitié de *L’Apoplexie*, disposée de manière qu’elle semblait être la fin de *Bajazet*. Dans l’état où on l’avait mis, c’était un véritable monstre ; j’ignore si quelques lecteurs auront pris la peine de courir après mes membres dispersés pour les remettre en leur place : opération qui’ n’était pas très difficile avec un peu d’attention et de patience : mais la patience et l’attention sont des qualités rares dans les lecteurs : la plupart n’auront pas voulu suivre un auteur qu’il fallait chercher ; et au lieu de les gronder, il faut même leur demander excuse de l’erreur ou de la négligence qui leur a présenté un objet si difforme : il faut leur promettre que cela n’arrivera plus ; car les lecteurs sont en possession d’être flattés, et gâtés par les auteurs.

*L’École des Femmes* fait époque dans le théâtre de Molière, dans l’art de la comédie, et dans l’histoire de nos mœurs. Depuis que Molière avait annoncé l’intention de substituer à des intrigues romanesques la peinture de la société, un grand parti s’était réuni contre lui : à la tête de ce parti étaient les précieuses ; c’est le nom qu’on donnait alors aux femmes qui prétendaient à l’esprit : ce nom se prenait en bonne part ; une précieuse était une femme distinguée par ses lumières et par la délicatesse de ses sentiments. Quand Molière voulut se moquer des précieuses, il y joignit l’épithète de ridicules, pour faire entendre que toutes les précieuses n’étaient pas ridicules. Ces femmes, qui formaient une portion considérable de la bonne compagnie de Paris, étaient fort irritées contre Molière, et se promettaient bien de le perdre à la première occasion : elles laissèrent passer *L’École des Maris* qui ne pouvait leur déplaire, puisqu’on y plaidait en faveur de la liberté de leur sexe ; mais elles suscitèrent le plus violent orage contre *L’École des Femmes*: la pièce en eût été renversée, si les bourgeois et le peuple ne l’eussent défendu contre les comtesses et les marquis.

Molière, qui ne se gênait point sur les termes, et qui donnait toujours la préférence aux plus naturels et aux plus comiques, avait jeté dans sa comédie quelques expressions, quelques traits dont les précieuses firent un terrible fracas : elles allaient criant dans tous les cercles, que la pièce était pleine d’ordures et de saletés ; qu’une honnête femme ne pouvait le voir sans rougir. *Les enfants par l’oreille* leur paraissaient d’un goût détestable ; *la tarte à la crème* leur affadissait le cœur : elles éprouvaient des nausées à la comparaison du *potage*. Les femmes les plus équivoques étaient celles qui faisaient le plus de contorsions et de grimaces de pudeur : on les voyait à la comédie détourner la tête, se cacher le visage, affecter des mines, qui ne produisaient d’autre effet que d’éveiller la critique sur leur conduite ; et les laquais même criaient qu’*elles étaient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps*.

Les jeunes gens qui composent aujourd’hui le parterre sont encore bien plus scrupuleux que les précieuses du temps de Molière ; tout mont gai, naturel, énergique, alarme leur délicatesse, et leur paraît de mauvais ton. Une pièce telle que *L’École des Femmes* ne s’achèverait pas à présent ; cette sévérité détruit absolument le style comique, la franchise et la vérité du dialogue : un auteur est bien moins occupé à chercher des traits plaisants qu’à choisir des mots insignifiants à l’abri de toute censure.

C’est depuis *L’École des Femmes* qu’on appelle une Agnès une fille simple, ignorante et naïve. Scarron, dans une petite historiette, intitulée *La Précaution inutile*, a fourni à Molière l’idée de cet Adolphe qui croit qu’une femme ne peut être honnête sans être bête. La première scène est une satire assez vive de la complaisance des époux et de la malice des femmes de Paris ; cette satire réussit, parce que les mœurs publiques étaient encore bonnes, et parce que les époux et les femmes de cette espèce étaient encore en très grande minorité dans le monde qui fréquente les spectacles. Il ne faudrait pas hasarder aujourd’hui de pareilles plaisanteries : trop de gens en seraient blessés ; il n’y a que la vérité qui offense.

Observons que, dans toutes les comédies anciennes qui nous restent, il n’y a pas une seule épigramme sur les maris trompés et sur les femmes infidèles. Le mariage paraissait un objet trop important, et trop grave pour être abandonné aux traits des poètes comiques. Chez nous en a fait longtemps une source intarissable de railleries : maintenant la mode en est passée. Les anciens proscrivaient ce genre de comique par respect pour le mariage ; nous l’avons banni par un motif tout opposé ; les bons mots sur l’infidélité conjugale n’ont plus rien de piquant depuis que la chose est devenue trop commune.

*Les Maximes du mariage, ou les devoirs de la femme mariée*, dont Agnès fait la lecture, sont la plupart fondés sur la décence, l’honnêteté et la vertu ; ce sont des principes que la religion et la morale avouent. On ne peut trouver un excès de sévérité que dans l’article qui défend aux femmes, écritoire, encore, plumes, papier : pourquoi donc Molière présente-t-il ces maximes comme ridicules, comme imaginées à plaisir par la jalousie extravagante d’un homme bizarre ? Ne dirait-on pas que son but est de soulever les femmes contre les maris ?

Le sermon d’Arnolphe à Agnès est, au fond, très sage et très raisonnable : avec le secours de l’exagération et de la farce. Molière en a fait le discours le plus impertinent ; en travestissant ainsi les préceptes qui sont les fondements du bonheur domestique, il les expose à la risée de la multitude : c’est depuis qu’il s’est joué en plein théâtre des plus saints devoirs, que le gouvernement de la famille s’est désorganisé.

Ce qu’il y a de dangereux pour les mœurs dans les comédies de Molière, ne peut plus nous nuire ; depuis longtemps le mal est fait : d’ailleurs on ne va guère à ses pièces ; et *L’École des Femmes* est une des plus abandonnées. Cet auteur, qui s’est toujours déclaré pour les femmes contre l’autorité des maris, est aujourd’hui très peu agréable aux femmes ; elles ne lui trouvent point d’esprit. Il semble que son sort ait toujours été de déplaire aux précieuses : la faveur qu’il pouvait avoir acquise auprès des femmes en défendant leur liberté, il l’a perdue en les condamnant à l’ignorance. *Les Femmes savantes* ont détruit toute la reconnaissance que le sexe lui devait pour *L’École des Femmes*, *L’École des Maris*, *Georges Dandin*, etc. etc. Les femmes se vengent de ce que Molière veut leur interdire le bel-esprit, en disant qu’il est bête.

Mlle Bourgoin joue fort agréablement le rôle d’Agnès, et Mlle Emilie Contat est d’une naïveté très comique dans celui de Georgette.